

langage et plus encore sa doctrine. Qu'attendre d'ailleurs d'un esprit qui ne cherche qu'à tout défigurer? Pour lui, la lumière même devient ténèbres. Ce que les plus grands ennemis du Christianisme n'ont pu s'empêcher d'admirer, c'est sa morale. Eh bien! qui le croirait? La morale de l'Évangile ne peut trouver grâce devant Voltaire :

Une foule de francs-pensants nous répond que Jésus a trop dérogé à cette morale universelle. Si on en croit les Évangiles, disent-ils, il a déclaré qu'il faut haïr son père et sa mère; qu'il est venu au monde pour apporter le glaive et non la paix, pour mettre la division dans les familles. Son *contrains-les d'entrer* est la destruction de toute société et le symbole de la tyrannie. Il ne parle que de jeter dans les cachots les serviteurs qui n'ont pas fait valoir l'argent de leur maître à usure : il veut qu'on regarde comme un commis de la douane quiconque n'est pas de son église¹.

C'est se moquer de ses lecteurs que de leur présenter de la sorte la loi de grâce et d'amour. Comment peut-on ouvrir l'Évangile et n'être point ravi des leçons de charité qu'il nous donne? Sans rappeler les traits si touchants du sermon sur la montagne et tant d'autres, qu'il nous suffise de rapporter ici les paroles qui suivent celles que Voltaire vient de citer en les dénaturant. Après avoir parlé de la séparation des boucs et des brebis au dernier jugement, le divin Maître continue :

¹ *Dieu et les hommes*, ch. xxxiii, t. vi, p. 250. Voltaire fait semblant de réfuter ce qu'il vient de mettre dans la bouche des francs-pensants, mais ce n'est que pour la forme.

Alors le roi dira à ceux qui seront à sa droite : « Venez, les bénis de mon Père, possédez le royaume qui vous a été préparé depuis le commencement du monde. Car j'ai eu faim et vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire; j'étais voyageur, et vous m'avez recueilli; j'étais nu et vous m'avez couvert; j'étais malade et vous m'avez visité; j'étais en prison et vous êtes venus à moi. » — Et les justes lui répondront, en disant : « Seigneur, quand donc fûtes-vous affamé et vous avons-nous rassasié; altéré, et vous avons-nous donné à boire? Quand vous avons-nous vu voyageur, et vous avons-nous recueilli; nu, et vous avons-nous couvert? Quand vous avons-nous vu malade et en prison et sommes-nous venus à vous? » — Et le roi, leur répondant, leur dira : « Je vous le dis en vérité, toutes les fois que vous avez fait [ces choses] à l'un de mes frères les plus petits, vous me les avez faites à moi-même. » — Et il dira alors à ceux qui seront à sa gauche : « — Éloignez-vous de moi, maudits, [allez] au feu éternel, qui a été préparé pour le démon et pour ses anges. Car j'ai eu faim et vous ne m'avez pas donné à manger; j'ai eu soif et vous ne m'avez pas donné à boire; j'ai été voyageur et vous ne m'avez point accueilli; j'étais nu et vous ne m'avez point couvert; malade, et en prison, et vous ne m'avez pas visité. » — Alors ils lui répondront, en disant : « Seigneur, quand vous avons-nous vu ayant faim ou soif, étranger ou nu, malade ou prisonnier et ne vous avons-nous point secouru? » — Alors il leur répondra en disant : « Toutes les fois que vous n'avez pas secouru un de ces petits, c'est moi que vous n'avez pas secouru. » — Et ils iront au supplice éternel, et les justes à la vie éternelle¹.

¹ Matth., xxv, 34-46.

Voilà l'Évangile dans son intégrité et sa pureté! Comme ce langage repose après la lecture des diatribes du chef de l'incrédulité? Nous ne demandons pas s'il existe, dans tous les écrits de l'ennemi du Christianisme, une page qui soit comparable, même de loin, à cette page de l'Évangile. La réponse est trop évidente et le rapprochement serait odieux. Comme la parole de Notre-Seigneur émeut doucement le cœur et va droit à l'âme! N'est-ce pas là le sublime de la simplicité? Il n'y a pas un mot qu'un enfant ne puisse comprendre, et cependant quelle idée touchante ce discours sans apprêt ne nous donne-t-il pas de la bonté de Dieu qui se confond en quelque sorte avec ses créatures! Comme il grandit l'homme en nous montrant en lui l'image même de Jésus-Christ! Était-il possible de donner une notion plus haute de la charité et comment pourrait-on exprimer d'une manière tout à la fois plus saisissante et plus profonde la solidarité humaine, sans parler du dogme fondamental qui est au fond de cet enseignement du Maître, celui de la rémunération dans une autre vie! Mais Voltaire, aveuglé par la passion, ne voit pas ces graves enseignements. Il est trop léger, trop superficiel, trop prévenu pour les remarquer. A ses yeux, la morale consiste surtout à être charitable à son profit.

C'est ainsi que le chef des philosophes a complètement méconnu la personne et la doctrine de Jésus-Christ. Saint Paul n'est pas naturellement plus ménagé par lui qu'il ne l'a été par les autres incrédules. Il semble que la plupart, Voltaire moins que personne, ne peuvent lui pardonner d'avoir été l'Apôtre des Gentils, le grand con-

vertisseur des nations. Mais, contre saint Paul, la critique du patriarche de Ferney est plus superficielle encore, s'il est possible, que contre les autres parties des Livres Saints. Il révoque en doute les principaux faits de sa vie, en posant, selon sa méthode favorite, des questions plus ou moins insidieuses. Il insinue que si Paul s'est converti, ce n'est pas « pour avoir été renversé de son cheval par une grande lumière en plein midi, » mais à cause du « refus de Gamaliel de lui donner sa fille¹. » Comme si Gamaliel, qui avait du penchant pour les Chrétiens², aurait dû être très affligé de voir son ancien disciple converti, supposé que le petit conte voltairien fût véridique! Quant aux écrits du grand Apôtre : « Les Épîtres de saint Paul sont si sublimes, dit-il, qu'il est souvent difficile d'y atteindre³. » Et il en cite pour preuve quelques passages que lui, Voltaire, n'entend pas. Et c'est tout. L'auteur du *Dictionnaire philosophique* avait l'esprit trop étroit pour comprendre et même pour attaquer sérieusement saint Paul. Pour se mesurer avec ce grand athlète, il lui aurait fallu un talent d'une autre envergure, un esprit plus profond, une élévation d'idées qui lui faisaient défaut.

Telle est la guerre de Voltaire contre les Saintes Écritures, guerre de quolibets, légère, superficielle, à coups d'épingles, mais à la longue agaçante, douloureuse et finalement démoralisatrice. Le chef des philosophes n'é-

¹ *Dict. philosoph.*, art. *Paul*, t. VIII, p. 118.

² *Act.*, v, 34-39.

³ *Dict. phil.*, art. *Paul*, t. VIII, p. 119.

tait pas un critique, c'était un pamphlétaire. Par malheur, le pamphlet fait plus de mal en France que la discussion sérieuse et que la dissertation. Glissant sur tout, n'appuyant sur rien, l'infatigable railleur mord en passant et souvent il blesse ses lecteurs sans qu'ils s'en aperçoivent. Il fait jaillir en courant quelques étincelles, comme des feux follets; elles n'éclairent pas, mais elles peuvent éblouir et même aveugler. Otez-lui son esprit, il ne lui reste rien ou peu de chose. Aussi n'apprend-on guère dans ses écrits : il peut amuser, il n'instruit pas, encore moins élève-t-il les âmes. Ce n'était pas un penseur, il n'avait rien d'original¹; il est tout en surface, il manque de pénétration, il ne saisit qu'un côté des choses et le défigure. L'importance du peuple juif lui échappe : « On peut parler de ce peuple en théologie, dit-il, mais il mérite peu de place dans l'histoire². » Dans l'Évangile, il n'a vu que des faits. De cette doctrine, qui a changé la face du monde, qui a produit la civilisation moderne dans ce qu'elle a de grand, de généreux,

¹ « Si personne n'a rendu ses idées plus populaires, dit de lui Villemain, personne n'a emprunté davantage aux idées d'autrui. Il imita du xvii^e siècle sa pompe élégante et poétique, du théâtre anglais ses hardiesses, des sceptiques anglais, toute sa philosophie, des mœurs de son temps, toute sa licence. » *Tableau de la littérature au xviii^e siècle*, leçon 1, 1854, t. 1, p. 7.

² *Remarques de l'essai sur les mœurs*, 1, t. v, p. 46. Divers critiques, M. Taine entre autres, admirent ce mot de Voltaire et ne s'aperçoivent pas combien cette manière de voir est étroite et fautive. « N'allons pas comme Bossuet, dit M. Taine, oublier l'univers dans une histoire universelle, et subordonner le genre humain à un petit peuple confiné dans un canton pierreux auprès de la mer Morte. » *L'ancien régime*, 1880, p. 233. L'importance d'un peuple ne se me-

tout lui a échappé, il ne l'a pas comprise. On l'a appelé le chef des philosophes. Philosophe, dans le vrai sens du mot, il ne l'était point; il n'a été que le chef, l'inspirateur et le boute-en-train des sophistes de son siècle.

« On ne trouve dans Voltaire, a dit Schlegel, ni un véritable système d'incrédulité, ni en général des principes solides ou des opinions philosophiques arrêtées, ni une manière particulière d'émettre le doute philosophique. De même que les sophistes de l'antiquité faisaient briller leur esprit en exposant et soutenant tour à tour et avec la plus belle éloquence les opinions les plus opposées, de même aussi Voltaire écrit d'abord un livre sur la Providence, puis un autre dans lequel il la combat... Son esprit agit comme un moyen désorganisateur pour l'anéantissement de toute philosophie grave, morale et religieuse. Cependant je pense que Voltaire a été encore plus dangereux par les idées qu'il a accréditées sur l'histoire que par ses railleries amères contre la religion... L'essence de cette manière d'envisager l'histoire,

sure pas à l'étendue de son territoire. Autrement, il faudrait parler des Grecs comme l'a fait un esprit, d'ailleurs remarquable, mais dans le cas présent, fort étroit, Richard Cobden, dont M. Taine, je pense, n'acceptera pas le jugement : « Quels fameux puffistes que ces anciens Grecs, écrivait-il. Aujourd'hui encore, la moitié des gens qui forment en Europe la classe éclairée s'occupent des vieilles affaires de ces États lilliputiens, des rixes de leurs tribus, des guerres de leurs villages, de la géographie de leurs ruisseaux et de leurs collines beaucoup plus que de l'histoire contemporaine de l'Amérique du Nord et du Sud, de la politique des États-Unis, des grands fleuves et des hautes montagnes du Nouveau-Monde! » Lettre à son frère, 3 mars 1837, dans J. Morley, *The Life of Richard Cobden*, t. 1, p. 80.

dont Voltaire est le créateur, consiste dans la haine qui éclate partout, à toute occasion et sous toutes les formes imaginables, contre les religieux et les prêtres, contre le Christianisme et contre toute religion... « Il y a du » tigre et du singe dans la nation française, » [disait-il; mot] qu'on eût pu facilement rétorquer contre lui-même, tant il était impossible à cet esprit mordant de traiter un sujet quelconque avec l'attention convenable et une gravité soutenue¹. »

Les admirateurs du patriarche de Ferney pourront nous vanter son talent littéraire, sa facilité merveilleuse, sa verve intarissable, les traits étincelants qui jaillissaient de son esprit comme un feu d'artifice perpétuel; nous n'y contredirons pas; mais ils ne pourront laver leur héros des graves reproches qu'on vient de lire et qu'il a mérités. « Des plaisanteries et des peintures brillantes ne sont pas des raisons... Un homme qui n'a regardé la nature humaine que d'un côté ridicule ne vaut pas celui qui lui fait sentir sa dignité et son bonheur². » Qui est-ce qui a prononcé cette sentence? C'est Voltaire, et cette fois il a bien jugé; il s'est ainsi condamné lui-même et son œuvre, un an avant d'aller rendre compte à Dieu de l'abus qu'il avait fait de son talent.

En résumé, qu'y a-t-il dans la polémique de Voltaire contre les Saintes Écritures? Rien de neuf. Nous n'y

¹ *Histoire de la littérature ancienne et moderne*, trad. W. Duckett, 2 in-8°, Paris, 1829, t. II, p. 221-226.

² Lettre à Chastellux, 7 juin 1777, t. XIII, p. 407.

rencontrons aucune objection que nous n'ayons déjà rencontrée bien des fois dans cette histoire. Ce qu'il a de nouveau, ce qui lui appartient en propre, c'est son cynisme, relevé malheureusement par ce qui fit son succès, par son style et son esprit. Personne, avant lui, même parmi les païens, n'avait osé parler de la religion comme cet homme. Nous n'avons jamais devant nous un adversaire sérieux, nous avons affaire à un railleur et à un plaisant, à un baladin. La vérité n'est rien pour lui, le succès est tout. S'il parvient à faire détester la religion, cela lui suffit. Peu lui importent les moyens, bons ou mauvais. Il n'a qu'un but, donner un air ridicule à tout ce qui touche au Christianisme. Ses traits d'esprit sont souvent indécents, parce que son imagination est corrompue, mais il sait que ses défauts ne déplaisent pas à certains lecteurs, au contraire; et il ne recule devant aucune obscénité, il n'est arrêté par aucune infamie, pourvu qu'il fasse rire. Il se complait dans la boue, et quand il a mis la main sur une ordure, il la tourne et la retourne en tous sens, comme il l'a fait pour ses honteux blasphèmes sur la naissance de Notre-Seigneur. Dans l'*Épître à M^{me} la marquise du Châtelet sur la calomnie*, dans le *Dictionnaire philosophique*, dans l'*Examen important de milord Bolingbroke*, dans l'*Histoire de l'établissement du Christianisme*¹, c'est toujours l'histoire fabriquée du *Toldot*

¹ Épître XLII (en 1733), *Œuvres*, t. II, p. 610; t. VII, art. *Généalogie et Ferme*, p. 624, 570; t. VI, p. 178, 588; t. IX, *L'homme aux quarante écus*, ch. VII, p. 463, 604.

Jesu ou le même texte falsifié et dénaturé du théologien Sanchez qu'il ressasse avec un nouveau plaisir.

Certes, une guerre si malhonnête fait honneur aux Écritures, tandis qu'elle couvre de honte son auteur. Quand on recourt à de tels moyens pour combattre la révélation, c'est parce qu'on sent bien qu'on ne peut lutter contre elle à armes loyales; on l'attaque en brigand, ne pouvant le faire en soldat. Il est vrai néanmoins que le brigand frappe et tue comme le soldat. Celui qui a lancé tant de traits contre la Bible a blessé, non pas le Christianisme, mais beaucoup de chrétiens de son époque, on n'en saurait disconvenir. Qu'il est loin cependant d'avoir atteint le but qu'il s'était proposé! Il se flattait d'avoir porté au catholicisme des coups plus redoutables que les fondateurs du protestantisme :

J'ai fait plus en mon temps que Luther et Calvin¹,

disait-il. Il se trompait. Il y a, sans doute, des Voltairiens, comme il y a des Luthériens et des Calvinistes, mais voltairianisme signifie impiété et non doctrine, quelque chose de vague, d'indécis, de divers, une tendance, une disposition d'esprit, et non une croyance. Luther et Calvin avaient des dogmes. Qui oserait parler des dogmes de Voltaire? Luther et Calvin avaient détruit, mais ils n'avaient pas tout renversé; je veux dire

¹ *Épître cxi à l'auteur du livre des trois imposteurs, Œuvres*, t. II, p. 650.

qu'ils avaient du moins encore une foi et qu'ils avaient conservé une partie de l'édifice de l'Église, c'est-à-dire de sa doctrine. Le chef des philosophes n'avait fait que démolir, il n'avait rien gardé :

Voltaire jeté à bas tout ce qu'il voit debout.

Il partage donc le sort de tous les démolisseurs. Son œuvre est restée stérile et maudite¹, et son nom est justement réprouvé par les véritables amis du vrai et du bien. « Voltaire a été, dans la seconde partie de sa vie, l'adversaire, ou plutôt l'ennemi persévérant, infatigable du Christianisme, disait Royer-Collard à l'Académie française, en 1844. Si le Christianisme a été une dégradation, une corruption, s'il a fait l'homme pire qu'il n'était, Voltaire, en l'attaquant, a été un bienfaiteur du genre humain; mais si c'est le contraire qui est vrai, le passage de Voltaire sur la terre chrétienne a été une grande calamité². »

¹ Voltaire sentait bien qu'il était faible, parce qu'il n'avait rien à mettre à la place du Christianisme. Cette idée le fâche, dans sa *Conclusion de l'Examen important de milord Bolingbroke*, t. VI, p. 213-214 : « Je conclus que tout homme sensé, tout homme de bien, doit avoir la secte chrétienne en horreur... Le seul Évangile qu'on doit lire, c'est le grand livre de la nature... Que mettrons-nous à la place? dites-vous. Quoi! un animal féroce a sucé le sang de nos proches : je vous dis de vous défaire de cette bête, et vous me demandez ce qu'on mettra à sa place? Vous me le demandez!... Vous avez le front de demander ce qu'il faut mettre à la place de vos fables! »

² De Barante, *Vie politique de Royer-Collard*, 2^e édit. 1863, t. II, p. 531. Royer-Collard attachait tant d'importance à faire connaître son opinion sur Voltaire qu'il écrivit ces lignes pour l'Académie, l'année avant sa mort, « étant déjà malade. » *Ibid.*, p. 530.

Les réfutations des attaques de Voltaire contre la Bible furent nombreuses. Nous n'en mentionnerons ici qu'une seule¹. L'abbé Guénée, dans ses *Lettres de quelques Juifs*, a relevé, avec autant d'esprit que de science et de solidité, les erreurs sans nombre², les contradictions³, les calomnies⁴, les falsifications⁵, les contresens⁶, les bévues⁷, les supercheries⁸, les mensonges⁹, du chef des incroyables¹⁰. Nous ne pouvons que renvoyer à ce chef-d'œuvre de critique, qui ne laisse sans réponse aucune des accusations de l'ennemi de nos Livres Saints.

¹ Indiquons cependant, parmi ceux qui ont combattu Voltaire, Nonnotte, *Dictionnaire antiphilosophique*, 2 in-8°, 1767, et *Dictionnaire philosophique de la religion*, 4 in-12, 1772 (contre le *Dictionnaire philosophique*); du même, *Les erreurs de M. de Voltaire*, 2 in-12, 1762, etc.; Larcher, qui a réfuté *La Philosophie de l'histoire*, dans *Supplément à la philosophie de l'histoire*, in-8°, 1769.

² Voir *Lettres de quelques Juifs à M. de Voltaire*, édit. de 1827, 5 in-18, Paris, t. I, p. 181, 188, 210, 219, 221, 223, 113, 344; II, 76; III, 22 et suiv.; 238; IV, 346.

³ *Ibid.*, t. I, 104, 116, 220, 235, 247, 326, 327, 374; II, 1 et suiv., 134 et suiv.; 155 et suiv., etc., etc.

⁴ *Ibid.*, t. I, 60, 226, 227, 235, 236, 246, 247; II, 224, 235, 376.

⁵ *Ibid.*, t. I, 268; II, 185, 187, 330, 372, 393.

⁶ *Ibid.*, t. II, 103 et suiv., 268, 269, 380; III, 159, 203, 205, 323 et suiv., 331.

⁷ *Ibid.*, t. I, 232, 262, 326, 366; II, 3, 4, 36, 94, 109, 110, 302, 334, 372; III, 233, 234, 265, 344, 345 et suiv.; IV, 306, 334 et suiv.

⁸ *Ibid.*, t. II, 69, 224 et suiv., 323; III, 72, 360 et suiv.

⁹ *Ibid.*, t. II, 69, 237, 376, 410; III, 172, 341, 346, 357, 141 et suiv., 284 et suiv.; V, 6.

¹⁰ L'abbé Guénée ne manque pas de relever aussi les inconvenances et les indécences trop fréquentes dans les écrits de Voltaire, *ibid.*, t. II, 229; III, 54, 239.

CHAPITRE III.

LES AUXILIAIRES DE VOLTAIRE.

Un panégyriste du chef des incroyables commence par les lignes suivantes le livre qu'il a intitulé *Le roi Voltaire* : « En ce temps-là, il était un roi qui s'appelait Voltaire. Son royaume n'avait ni commencement ni fin. Il succéda à Louis XIV et transmit son sceptre à Napoléon... Ses ministres furent tous de grands hommes, hormis les athées. Ils se nommaient : Diderot, d'Alembert, Buffon, Helvétius, Turgot, Condorcet¹. » On doit ajouter comme auxiliaires J.-J. Rousseau et Montesquieu.

L'auteur du passage qu'on vient de lire a le tort de parodier l'Évangile, à l'exemple de son maître, mais il est malheureusement véritable que Voltaire exerça sur son siècle une sorte de royauté intellectuelle et qu'il eut à son service des ministres de talent et de nombreux sujets. Montesquieu et Rousseau ne firent point partie de sa cour; ils n'en servirent pas moins ses idées; Diderot,

¹ A. Houssaye, *Le roi Voltaire*, 5^e édit., 1864, p. 1-2. — Cf. dans P. Lanfrey, *L'Église et les philosophes au XVIII^e siècle*, 2^e édit., in-12, Paris, 1857, le chap. VII, *Formation de l'armée philosophique*, p. 140 et suiv.